

P R E F A C E

Cet ouvrage doit sa naissance à une société que la charité a formée et dont il est à propos avant toutes choses que nous exposions ici le principal dessein.

Il y a environ deux ans que quelques personnes faisaient réflexion sur les devoirs pénibles qui sont imposés aux membres de nos consistoires, particulièrement à ceux qui sont chargés du soin des pauvres. Il faut que ces ministres des charités publiques connaissent à fond l'état, la condition, les mœurs de ceux qui leur sont commis ; il faut qu'ils distinguent la diverse éducation que les indigents ont reçue, afin d'assister avec plus d'abondance ceux auxquels l'habitude rend nécessaires plusieurs choses, dont les personnes accoutumées à une nourriture plus simple, et à un genre de vie plus pénible, peuvent se passer ; il faut qu'ils soient continuellement en garde contre les ruses que les mendiants de profession emploient pour se dérober à leur vigilance ; il faut qu'ils découvrent même celles qui viennent d'une délicatesse excessive et qu'ils se communiquent à ces personnes qui aiment mieux souffrir l'indigence que de l'avouer. Comment est-il possible que des diacres, dont la plupart ont des professions laborieuses, puissent fournir à tant de soins et remplir toutes les parties d'un emploi qui demanderait des hommes tout entiers et uniquement occupés des fonctions du diaconat ?

Mais ce n'est là qu'une des moindres difficultés de cette vocation. Les distributeurs pieux et attentifs manquent beaucoup moins que les distributions abondantes. Quelques exhortations que les ministres de Jésus-Christ adressent aux peuples pour les porter à se répandre en aumônes, quelques vives que soient les images que les anciens et les diacres font des besoins des pauvres dans les maisons particulières, toutes les aumônes publiques de La Haye ne montent qu'à 120.000 florins¹. Nous comprenons dans cette somme ce qu'on recueille aux portes des Eglises hollandaises et françaises, ce qui leur revient de legs testamentaires, ce que produisent les collectes ; en un mot, tout ce que reçoit la diaconie. Cette somme est considérable en elle-même, mais elle est fort au-dessous des besoins au soulagement desquels elle est destinée. S'il n'y avait quantité de contributions particulières, les pauvres seraient dans un état incomparablement plus triste encore que celui que nous déplorons.

Ces inconvénients du diaconat firent naître aux personnes dont nous avons parlé la pensée de former une société dont nous n'oserions rapporter ici toutes les vues, beaucoup moins les noms de ceux qui la composent. Un des préceptes qui exige le plus de circonspection dans la morale de Jésus-Christ, c'est celui de faire *reluire notre lumière devant les hommes*². Il n'est pas toujours aisé de distinguer les occasions dans lesquelles l'édification demande qu'on publie ses

¹ Environ 90.000 pour la diaconie hollandaise et 30.000 pour la française ; nous ne parlons ici que de ces deux-là.
² Mt 4.16

bons desseins d'avec celles où l'humilité veut qu'on les dérobe aux yeux du public. Voici pourtant, ce me semble, une des maximes qu'on doit observer. Quand nous avons de justes raisons de présumer que les sinistres interprétations qu'on donnerait à nos bons exemples seraient plus propres à révolter les esprits qu'à les entraîner, il faut les taire. Peut-être faisons-nous tort à notre siècle, de garder par¹ cette raison un profond silence sur une partie des desseins de notre société ; ceux qui désireront de les connaître à fond pourront sans peine se satisfaire.

Nous ne saurions pourtant nous dispenser de dire ici que le but principal que nous nous sommes proposés, c'est de faire instruire des enfants, et après leur avoir enseigné leur religion, de les mettre en apprentissage afin de prévenir les désordres effroyables que la misère et l'oisiveté traînent ordinairement après elles. Il serait malaisé de se représenter jusqu'où va l'ignorance des pauvres. Les vérités les plus communes de la religion leur sont inconnues ; plusieurs d'entre eux vivent en bêtes et meurent comme ils ont vécu.

Plût à Dieu, cette ignorance ne fût-elle que chez les pauvres ! Si les malheurs de leur état ne les disculpent pas entièrement, ils font pourtant en partie leur apologie. Il est difficile que les besoins pressants de la faim et de la soif, en affligeant le corps, ne remplissent une grande portion de la capacité de l'âme et n'ôtent en partie la liberté d'esprit que demande la méditation des choses abstraites. Mais l'extrême différence qu'il a plu à Dieu de mettre dans la condition des hommes n'en met pas beaucoup à leurs connaissances. Tous ceux qui ont fait quelque attention à ce qui se passe dans les familles ont sujet de déplorer les fausses idées que des pères et mères mal instruits se forment de la manière dont ils doivent instruire leurs enfants. L'ignorance, le préjugé, l'erreur se communiquent d'une génération à une autre génération et passent en héritage dans les familles.

Parmi les diverses causes de ce malheur, la disette des bons catéchismes est sans doute une des plus considérables. Les difficultés qu'on rencontre quand on travaille à ces sortes d'ouvrages ont rebuté la plupart de ceux qui ont voulu les entreprendre et fait échouer une partie de ceux qui les ont entrepris. Ces difficultés ne paraîtront légères qu'à ceux qui ne les ont pas examinées.

L'idée seule d'un bon catéchisme est capable d'effrayer un homme sage qui s'impose la tâche de le composer. Il est question de donner une suite et un système de démonstrations. Et combien peu de sujets y a-t-il qui en soient susceptibles ? Combien qu'on ne croit démontrés que parce qu'on se repose sur ce qu'on en a appris dans son enfance, parce qu'on ne les envisage que sous certaines faces, parce qu'on s'est formé l'habitude de les croire et qu'ils ont pour ainsi dire une certaine prescription de vérité dans nos esprits ? Quand, avec beaucoup d'attention et un peu de logique on vient à examiner ce qu'on pense sur la plupart des matières de physique,

¹ pour

de métaphysique, d'histoire etc., on est surpris de ne trouver que des ombres, là où depuis une longue suite d'années on croit avoir les corps et la réalité. Bien loin que nous exceptions les sujets qui concernent la religion de la classe de ceux qu'on a admis avec légèreté, c'est à l'égard de ces sujets particulièrement qu'on aime à croire incontinent¹ afin de se dispenser du soin d'examiner. On apprend la religion dans un âge où l'on est incapable d'examen et de discussion, et on en conserve les opinions dans un temps où l'on a d'autres soins² que celui d'examiner si elles sont fondées.

Une autre difficulté que rencontrent ceux qui s'occupent à composer des catéchismes, c'est cette gêne³ continuelle qu'ils doivent se donner pour n'avancer aucune expression qui puisse avoir deux sens, et pour ne jamais laisser au catéchumène le soin de démêler celui qu'il doit attacher à un mot ambigu. Dans les autres ouvrages, on suppose certains principes connus. On laisse toujours quelque chose à faire à l'équité et au discernement de celui à qui l'on parle. C'est une convention tacite entre un lecteur et un auteur ; c'est même une espèce d'agrément dans un livre. Un lecteur s'irrite si l'on pose pour principe qu'il ne sait rien ; si, dans le temps qu'on lui enseigne une vérité, on ne lui laisse le plaisir de découvrir une autre vérité, on ne lui laisse le plaisir de découvrir une autre vérité. Aussi ne se propose-t-on pas pour l'ordinaire quand on écrit ou quand on parle, une certaine clarté qu'on croirait nécessaire si l'on parlait ou si l'on écrivait pour des hommes qui n'ont absolument aucune connaissance. Mais quand on travaille à un catéchisme, il faut se faire un style tout particulier et en quelque sorte un langage nouveau. Il ne faut supposer presque aucune connaissance dans l'esprit d'un catéchumène. Si vous vous permettez la moindre équivoque dans les termes, vous laisserez votre sujet dans l'obscurité et, pour n'avoir pas bien établi vos principes, vous ferez un système incertain et chancelant.

Voici une troisième difficulté. Il y a peu d'ouvrages qui n'échauffent l'imagination de celui qui y travaille. Un certain feu excité dans le cerveau met les esprits en mouvement, donne des forces qui animent et qui soutiennent par le plaisir que l'on goûte quand on sent qu'on fait des progrès et qu'on a des ressources pour en faire de plus grands encore. Ce qu'on appelle *humeur*, *enthousiasme* et que les poètes appelleraient *inspiration* est l'état le plus délicieux dans lequel on puisse se trouver. Un auteur se sent livré à une puissance supérieure qui l'entraîne ; il reçoit des secours sur lesquels il n'aurait osé compter ; les forces qu'il découvre en lui-même lui inspirent une noble témérité d'entreprendre. Ici, au contraire, il faut être toujours de sang froid. Le moindre mouvement qu'on se donnerait ferait aller avec trop de rapidité ; on ne pourrait être suivi par ceux que l'on veut conduire, et il faudrait retourner en arrière pour les chercher.

¹ aussitôt, tout de suite

² soucis

³ peine

Disons-le ingénument aussi, et avouons-le à la honte de la nation des auteurs. Rarement travaille-t-on avec plaisir si l'on ne se promet quelque applaudissement et quelques louanges : des louanges même et un applaudissement qui aient quelque sorte de proportion aux peines qu'on se donne. Ces recherches épineuses, ces discussions effrayantes, ces profondes méditations, ces livres immenses qui ont coûté tant de veilles et tant de travaux sont quelquefois les fruits que produit l'avidité d'être estimé des hommes. Cette pensée : on m'exaltera, on dira que je suis un génie extraordinaire, que j'ai défriché des terres incultes et découvert des pays ignorés, est trop souvent ce qui fait supporter les plus grandes fatigues. On ne saurait se promettre rien de pareil lorsqu'on travaille à un catéchisme. Si l'on rend un bon office aux hommes, quand on leur donne des idées claires, quand on leur facilite l'étude de la religion et qu'on leur fournit des moyens pour prévenir la superstition et l'incrédulité, c'est un bon office dont ils savent peu de gré, parce qu'ils en ignorent le prix et qu'ils ne savent pas ce qu'il coûte à celui qui le rend. Un auteur qui travaille à un catéchisme ne doit attendre d'autre récompense que celle du plaisir de faire du bien ; motif très faible et de peu de poids sur la plupart des esprits.

Je finirai cet article par les paroles de feu M. de Fénelon, archevêque de Cambrai¹ : *Il y a longtemps, dit-il, qu'il me paraît important de former un plan qui contienne des preuves des vérités nécessaires au salut, lesquelles soient tout ensemble et réellement concluantes et proportionnées aux hommes ignorants. J'avais pressé autrefois un savant prélat de l'exécuter. Il me l'avait promis très souvent. Je voudrais être capable de le faire. Cet ouvrage devrait être très court, mais il faudrait un long travail et un grand talent pour l'exécuter. Rien ne demande tant de génie qu'un ouvrage où il faut mettre à la portée de ceux qui n'en ont point, les premières vérités. Pour y réussir il faut atteindre à tout et embrasser les deux extrémités du genre humain. Il faut se faire entendre par les ignorants et réprimer la critique téméraire des hommes qui abusent de leur esprit contre la vérité.*

Si l'on fait une sérieuse attention à ces difficultés, on ne sera pas surpris de ce que si peu de personnes ont entrepris de les surmonter. Aussi n'y a-t-il pas trente ans qu'on ne trouvait qu'un petit nombre de ces sortes d'ouvrages qui n'eussent pas des défauts essentiels.

(I) On y employait des mots que la piété, dirai-je ?, ou la superstition avait consacrés. L'on donnait aussi aux enfants une des plus mauvaises habitudes que puissent avoir des êtres intelligents qui veulent exprimer leurs pensées par la parole : c'est de prononcer des sons auxquels ils n'attachent aucune idée distincte. De là naissait cet inconvénient, c'est que les enfants se persuadaient qu'ils savaient quelque chose lorsqu'ils ne savaient rien du tout, pourvu seulement qu'ils eussent un certain jargon dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, ou qui peut-être n'en avait aucun.

¹ Voir M. de Cambrai, *Lettres sur la religion et la métaphysique*, page 16.

(II) On supposait comme prouvées des vérités dont on n'avait encore apporté aucune preuve. On avançait sur sa propre autorité certains dogmes qui ne doivent être reçus que sur l'autorité divine ; on ébranlait ainsi le fondement sur lequel nos pères ont établi la Réformation et sans lequel nous n'aurions fait, en secouant un genre de tyrannie, que nous soumettre à une autre tyrannie. Ce fondement, c'est que¹ *l'homme spirituel discerne toutes choses* ; c'est que croire sur la foi de ses ancêtres, de ses pasteurs, les vérités de la religion, ce serait un esclavage indigne de ceux que² *le Fils a affranchis*, c'est que nous ne devons de déférence aux opinions d'aucun mortel, qu'autant qu'elles sont conformes aux lumières de la raison, au dictamen³ de la conscience et, surtout, aux décisions du Saint Esprit.

(3) On n'observait pas la portée de l'esprit des catéchumènes et les progrès de leurs connaissances. Je veux dire qu'on imposait à un enfant de sept ans la nécessité de croire des vérités dont les preuves ne pouvaient lui être connues qu'à l'âge de dix, on exigeait d'un enfant de dix ans la nécessité de croire certaines vérités dont les preuves ne pouvaient lui être connues qu'à l'âge de quinze, et ainsi du reste. Un petit catéchisme, qu'on faisait apprendre autrefois à ceux que l'on croyait encore trop faibles pour retenir ou pour comprendre des propositions plus composées, commençait par la question la plus abstraite⁴ de la théologie chrétienne, je veux dire par le dogme de la Trinité. Le catéchiste demandait : *En qui crois-tu ?* L'enfant répondait : *En Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit.* Les personnes les plus avancées en âge, et les plus exercées dans la méditation ont besoin de toutes leurs lumières pour repousser les difficultés qu'on oppose à ce redoutable et sublime mystère, qu'il y a un Dieu en trois personnes ; comment pouvait-on le proposer comme un premier principe ? Cette méthode est une preuve de la sentence de Jésus-Christ⁵ : que *les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière.* Que deviendraient les sciences et les arts dans la société si on les enseignait de cette manière, si l'on exigeait d'un novice qui connaît à peine les premiers principes de la navigation qu'il conduisit une Flore⁶ ? Si l'on confiait à un jeune homme qui commence le métier de la guerre, le commandement des armées ? Ne forme-t-on pas par degré les esprits aux sciences et aux arts ? Ne se règle-t-on pas dans l'ouvrage qu'on leur impose sur les progrès qu'ils ont faits ? La même méthode doit être observée dans la science du salut.

(IV) Mais le grand défaut de la plupart des anciens catéchismes, c'est qu'ils se bornaient aux dogmes de spéculation⁷, du moins qu'ils n'insistaient que peu sur la pratique. On parlait aux enfants des attributs de la divinité, sans leur faire sentir combien ses perfections la rendent digne d'admiration, de crainte, de confiance, d'amour. On les entretenait du mystère de la rédemption

¹ 1 Co 2.15

² Jn 8.36

³ [suggestion, mouvement \(de la conscience\)](#)

⁴ [abstraite, difficile à comprendre](#)

⁵ Lc 16.8

⁶ [Il s'agit d'une frégate de 10 canons \(1707 - 1724\) construite au Havre entre octobre 1706 et février 1707.](#)

⁷ [théoriques](#)

sans leur apprendre à en tirer ces conséquences de reconnaissance, de dévouement, qui suivent de ces effets adorables des bontés divines. Cette méthode favorisait le préjugé qui s'est répandu dans l'Eglise et que tous les efforts des prédicateurs et des casuistes n'ont pu encore déraciner, c'est que la religion est destinée principalement à exercer l'esprit, non à diriger le cœur et la conduite de la vie ; c'est que pourvu qu'on soit orthodoxe dans la foi, il importe peu qu'on soit régulier dans les mœurs.

Outre ces inconvénients qui venaient de la manière dont les catéchismes étaient composés, il y en avait un autre qui naissait du caractère des personnes auxquelles on confiait le soin de les expliquer. On commettait cet emploi à des gens qui auraient été placés plus naturellement dans le rang des catéchumènes que dans celui de catéchistes ; on s'imaginait que des talents au-dessous des médiocres étaient plus que suffisants pour enseigner les premiers principes du christianisme. Et cependant, quelle capacité ne faut-il pas pour mettre ces grandes vérités dans tout leur jour ! Quelle souplesse pour revêtir toutes les différentes formes dont on a besoin pour s'insinuer¹ dans l'esprit des catéchumènes et pour se concilier² leur attention ? Surtout, quel fonds, et s'il faut ainsi dire, quels trésors de patience pour surmonter le dégoût³ que l'on trouve à écouter des enfants, à les interroger, à être sans cesse attentif aux moyens de ramener leur esprit répandu sur mille et mille objets et à fixer leurs pensées distraites.

Ce sont là les principales causes des mauvais succès des anciens catéchismes. De savants théologiens s'en sont aperçus et quelques-uns d'entre eux se sont employés [à] y apporter du remède. Ils ont publié des catéchismes formés sur un nouveau plan, et ils nous ont frayé un chemin dans lequel nous n'aurions jamais osé nous engager sans guide. Nous avons ici particulièrement en vue un auteur illustre⁴ qui, étant doué de tous les talents et de toute l'érudition propres à ouvrir un vaste champ aux spéculations⁵ des plus grands génies, n'a pas dédaigné de descendre jusqu'aux plus petits. Il était encore évêque de Lincoln lorsqu'il publia un ouvrage⁶ qu'on a traduit dans notre langue et qui a ce titre : *Les principes de la religion chrétienne en formes de demandes et de réponses sur le catéchisme de l'Eglise anglicane*. Cet ouvrage fut reçu avec un applaudissement général et il produisit des fruits inouïs⁷. On en distribua tout à coup seize mille exemplaires, et dans deux visites triennales que fit ce digne prélat après cette distribution, il confirma trente mille personnes qui furent par leur capacité autant de témoins de l'utilité de son livre.

¹ s'introduire

² attirer

³ aversion, déplaisir

⁴ Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry.

⁵ théories

⁶ Imprimé à Londres, et se trouve à Amsterdam chez J.F. Bernard.

⁷ Voyez la préface du traducteur, page 3.

Nos Eglises bénissent aussi tous les jours M. Ostervald et M. de Superville, qui leur ont donné des catéchismes excellents dans leur genre. Notre société a cru ne pouvoir mieux marquer l'estime qu'elle avait pour ces grands hommes qu'en secondant leurs travaux, qu'en suivant la route qu'ils nous avaient ouverte, et qu'en travaillant à un ouvrage formé sur un même plan, et plus proportionné encore aux vues particulières qu'elle s'était proposées dans son établissement.

Pour remédier au premier inconvénient que nous avons marqué, à savoir l'usage des mots qu'on n'entend point, nous avons apporté toute l'attention dont nous sommes capables pour n'employer aucun de ces termes qui ne réveillent point d'idée distincte et auxquels on n'attacha jamais aucune. D'un autre côté, nous n'avons eu aucune scrupule de faire prononcer à nos catéchumènes d'autres mots qui avaient été en quelque sorte jusqu'ici affectés aux savants, mais qui sont les seuls propres à marquer les notions que nous voulions donner. Tels sont les termes d'*existence*, d'*idées*, d'*attributs* et quelques autres du même ordre. Toute la précaution à laquelle nous nous sommes crus obligés en les employant, c'est de les expliquer ; c'est pour cela que nous avons mis aux marges certains éclaircissements pour ces termes qui paraîtraient d'abord trop scolastiques, même pour l'explication de ceux qui, quoique beaucoup plus communs, ne sont pas toujours entendus de catéchumènes. Nous avons aussi l'idée d'un psautier formé sur le même plan, et où il y aura non seulement de petites notes théologiques, afin que le peuple sache sur quoi roulent¹ les cantiques sacrés, mais où nous nous proposons aussi d'expliquer les façons de parler obscures afin qu'il s'accoutume² à chanter *avec intelligence*, selon les expressions de saint Paul³. Nous exhortons surtout les catéchistes et les maîtres d'école à faire remarquer ces sortes d'éclaircissements à leurs catéchumènes et à leur en demander compte.

Pour ne pas tomber dans le second défaut des anciens catéchismes et ne pas supposer comme prouvées des vérités dont on n'avait allégué aucune preuve, nous avons tâché de ne rien avancer sans en apporter des raisons solides. Bien loin d'abuser d'un certain respect que les disciples ont pour leurs maîtres, nous avons travaillé dès notre première section à prouver qu'on ne doit se rendre qu'à la démonstration et qu'à l'évidence. Nous ne nous sommes servis de la déférence que nous étions en droit d'attendre de nos catéchumènes que pour les engager à ouvrir les yeux et à peser nos preuves avec toute la sévérité dont ils seraient capables. Après avoir ainsi prévenu les suites funestes de la soumission aveugle, nous nous sommes aussi employés à prévenir celles de l'indépendance et à conduire nos disciples par la voie de la soumission éclairée et raisonnable. Nous leur avons fait démêler, à travers les ténèbres dont la religion naturelle a été couverte par les passions et les préjugés, l'existence et les perfections du Créateur, avant que d'exiger l'hommage de leur foi, nous avons tâché de convaincre leur raison, et nous leur avons

¹ quel est l'objet (ou le sujet) de

² s'habitue

³ 1 Co 14.13

prouvé qu'ils devaient se dévouer tout entiers à celui de qui ils tiennent¹ *la vie, le mouvement et l'être*.

Nous leur avons tracé ensuite un plan de religion incomparablement plus sûr et plus complet que celui que nous leur avons montré gravé dans leur propre conscience, et nous leur avons proposé en abrégé ces dogmes et ces préceptes qui composent le corps de la révélation.

Tracer ce plan, c'était en prouver la divinité. Nous sommes pourtant allés plus en avant encore dans le détail des raisons qui devaient engager nos catéchumènes à faire de cette révélation la règle de leur foi et de leurs mœurs. Si notre méthode avait besoin d'apologie, nous renverrions notre lecteur à une réflexion de M. de Crousaz dans un excellent traité sur l'éducation des enfants², que les pères et mères de famille ne sauraient méditer avec trop d'attention. Nous avons insisté sur les caractères de vérité qui brillent de toutes parts dans ces dogmes et dans ces préceptes, et sur les sceaux miraculeux que Dieu a apposés à la mission de ceux qui nous les ont transmis. Nous avons conclu de toutes ces preuves de divinité que nos Ecritures sont des oracles dont il n'est pas permis d'appeler et auxquels on ne peut refuser de se soumettre sans se croire plus sages que cet Etre dont la sagesse n'a point de bornes, ou plutôt sans porter la témérité et l'extravagance à son comble. Si les catéchistes s'imposent ainsi la loi à eux-mêmes de ne rien proposer à leurs catéchumènes sans de bonnes preuves, ils formeront ces jeunes esprits à l'exactitude du raisonnement, non seulement pour ce qui concerne la religion, mais aussi pour tout ce qui regarde les autres sujets. Quels désordres ne produit point dans la société la fausseté d'esprit, la précipitation du jugement et toutes ces téméraires décisions qui ne sont fondées que sur l'orgueil et sur la légèreté de ceux qui les prononcent ! L'attention que l'on demande aux enfants pour les vérités de la religion dans les tendres années de leur jeunesse et comme le premier exercice que l'on donne à leur esprit, et le premier usage qu'on les porte à faire de leur jugement ; c'est, pour me servir de l'expression d'un célèbre auteur sur un autre sujet ce qu'il y a de plus propre « à donner à leur raison la première habitude et le premier pli du vrai »³. Si les enfants n'entendaient rien que de solide sur ces sortes de sujets, ils deviendraient hommes raisonnables en devenant bons chrétiens ; les catéchismes seraient des cours de logique qui les accoutumeraient⁴ de bonne heure à raisonner avec droiture et avec justesse et qui les rendraient plus propres aux diverses vocations auxquelles ils doivent être appelés. Je ne crois pas pouvoir trop faire sentir les salutaires effets que pourraient produire des catéchistes raisonnables et des catéchismes bien raisonnés.

Nous avons trouvé un troisième défaut dans la méthode dont on enseignait autrefois la religion aux jeunes gens ; c'est qu'on n'observait pas assez la portée de leur esprit et les progrès

¹ Ac 17.28

² Tome II, section 6, page 247. Imprimé à la Haye chez les Frères Vaillant et Prévost.

³ Fontenelle, Préface de l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, page 11 de l'édition de Paris.

⁴ habitueraient

de leurs connaissances. Il n'était pas possible de remédier à cet inconvénient dans un ouvrage comme celui-ci. Il faudrait pour cela autant de différents catéchismes qu'il y a de différents degrés dans les talents des catéchumènes. C'est au maîtres à observer cette diversité de degrés dans les esprits de ceux dont l'éducation leur est confiée. Qu'ils pensent qu'une foi précoce ne saurait être solide, qu'ils fassent réflexion que toutes les vérités que croit un homme sans de bonnes preuves sont autant de mensonges par rapport à lui, que l'acquiescement qu'il leur donne n'est qu'entêtement, que préjugé, qu'esprit de parti, et ne saurait mériter cette louange qui est due à la véritable docilité. Cependant, quoiqu'il ne fut pas possible dans un livre de remédier à ce troisième inconvénient que nous avons remarqué, nous avons observé, autant que cela nous a paru praticable, cette portée de l'esprit des enfants et ces progrès de leurs connaissances, sans l'examen desquels on ne fera jamais de bons catéchumènes. Et comme nous destinions principalement cet ouvrage, sinon à ceux qui commencent, du moins à ceux qui ne sont encore que peu instruits, nous n'avons pas cru le devoir charger de quelques dogmes qui demandent des preuves compliquées et dont la vérité ne peut être démontrée qu'à des esprits déjà formés. Il y aurait de l'injustice à se prévenir contre cette loi de prudence que nous avons suivie, à l'envisager comme une omission suspecte, et à supposer que nous rayons de la liste des articles de notre foi tout ce que nous supprimons dans notre catéchisme. Il se pourra que nous répondrons un jour d'une manière plus directe et plus complète à cette objection ; nous serons peut-être contraints de publier un ouvrage plus étendu, en faveur de ceux qui seront plus avancés, comme nous en allons publier un plus simple encore, en faveur des personnes moins intelligentes¹.

Pour remédier au quatrième défaut des anciens catéchismes, nous n'avons avancé aucune vérité de spéculation² sans en tirer des conséquences pour la pratique. Quand nous avons prouvé qu'il y a un Dieu redoutable, nous avons conclu que des êtres raisonnables devaient le redouter ; quand nous avons prouvé qu'il y a un Dieu aimable, nous avons conclu que des êtres raisonnables devaient l'aimer. Je voudrais avoir l'art d'inculquer profondément dans l'esprit de tous ceux qui sont appelés à l'important emploi d'enseigner la religion à notre jeunesse combien cette méthode est salutaire. Je voudrais qu'ils apportassent toute l'application dont ils sont capables à marquer sans cesse cette liaison de la spéculation³ avec la pratique. Je voudrais qu'ils fissent sentir continuellement à leurs catéchumènes qu'une religion qui ne conduit pas à la direction des mœurs n'est qu'une science vaine, et même funeste, plus propre à aggraver les malheurs de ceux qui l'auront connue qu'à les alléger.

Enfin, pour éviter l'inconvénient de ceux qui commettent à⁴ des gens peu éclairés le soin d'enseigner les premières vérités de la religion, nous avons remis la conduite de nos

¹ capables de comprendre

² théorique

³ théorie

⁴ confient à, chargent

catéchumènes à un théologien¹ ; les témoignages avantageux dont nos Synodes l'ont muni ont formé les premiers préjugés que nous avons conçus en sa faveur, et il a rempli par ses mœurs et par ses lumières l'idée que les conducteurs de nos Eglises nous en avaient donnée. Nous avons bien déjà un maître d'école, auquel nous avons donné quatre-vingt jeunes gens à instruire ; nous avons même déjà formé le dessein d'ériger une seconde école pour ne plus résister aux prières d'un grand nombre de pères et mères de famille qui nous demandent avec instance que nous fassions participer leurs enfants aux fruits de notre établissement. Mais cela ne nous a pas paru suffisant pour répondre à l'idée que nous avons de la manière d'enseigner la religion aux personnes peu instruites. Nous avons cru devoir choisir pour cela un homme autorisé à prêcher l'Evangile, également versé dans la langue hollandaise et dans [la langue] française. Il faut deux sortes d'exercices. Les premiers deux fois la semaine dans le lieu même de notre école, et ils sont principalement destinés pour les enfants français et flamands² dont nous sommes chargés³. Les seconds se font aussi deux fois la semaine ; nous y admettons également les jeunes gens, les personnes âgées, les chefs de famille, les domestiques, en un mot tous ceux qui témoignent une intention sincère de s'instruire. Nous n'exigeons aucune contribution de personne pour cela. Il est même de notre plan de ne solliciter aucune collecte particulière qui pût faire la moindre brèche aux revenus de la diaconie, que nous aurions dessin de soulager, bien loin d'en vouloir aggraver les charges, en faisant diversion aux aumônes qu'elle reçoit. Nous laissons à la discrétion des personnes aisées qui nous enverront leurs enfants ou leurs domestiques de favoriser notre établissement et de nous aider à le maintenir. Quoique notre société se soit affecté un théologien auquel elle a imposé la tâche d'instruire nos catéchumènes, l'auteur de cet ouvrage se fera un devoir de le soulager, de concourir avec lui pour étendre dans des exercices particuliers les vérités qu'on ne propose ici qu'en raccourci, d'examiner, autant que ses autres études et les devoirs de son ministère les pourront permettre, les progrès que feront les personnes dont l'instruction nous sera confiée.

Voilà en général l'occasion et le plan de cet ouvrage. Peut-être se trouvera-t-il des personnes qui rendront peu de justice aux intentions de notre société. Mais comme nous serons toujours prêts à rendre compte de nos démarches à ceux qui voudront s'en informer dans la vue de les rectifier ou d'y concourir, nous ne croirons pas devoir faire attention aux discours de ceux qui seront animés par des motifs d'un autre genre.

Si quelqu'un trouve que nous avons formé une entreprise au-dessus des forces de quelques particuliers comme nous, nous le prions de ne pas juger par ce que nous avons fait jusqu'à présent, de ce que nous avons dessein et de ce que nous espérons de pouvoir faire un jour. Les plus grands établissements ont eu des commencements peu considérables. Témoin, tant de

¹ M. Samuel-Simon de Chausepié.

² On y expliquera le petit catéchisme que nous allons publier.

³ On y expliquera l'ouvrage que nous publions présentement.

belles fondations qu'on a faites en Angleterre, en Allemagne, en Hollande et en divers autres endroits.

Nous rapporterons ici ce qu'un fameux pasteur de l'Eglise de Rotterdam¹ nous a communiqué touchant un établissement digne des siècles apostoliques : « Il y a plus de vingt ans que M. Auguste Herman Franck², appelé à exercer son ministère dans l'Eglise de Halle, luthérienne, forma dans Glaucha, qui est comme un faubourg, ou un quartier séparé de la ville, une maison de charité pour l'éducation des enfants et pour le soulagement des pauvres. Il fut heureusement secondé par des aumônes abondantes qui lui vinrent de toutes parts et que l'on continue à lui envoyer pour l'entretien d'une maison où il y a de grands bâtiments à loger plus de mille personnes, une infirmerie, une apothicairerie, une église, une librairie, etc., on y donne à manger à près de douze cents bouches, tant pauvres que pensionnaires qui demeurent dans la maison ou dans la ville. Il y a sept ou huit ministres pour l'instruction des enfants dans la religion chrétienne. Je fus extrêmement édifié de la manière douce dont on s'y prenait dans chaque classe, composée chacune d'enfants d'un même âge ou environ, et d'un même sexe, et j'admire la connaissance et le zèle qu'ils faisaient paraître dans leurs réponses, etc. » Nous sommes très éloignés de nous rien promettre de tel. Mais peut-être que les premières démarches de notre société feront impression sur quelques esprits et porteront les personnes charitables à nous mettre en état de faire des moissons plus riches et plus abondantes. Il ne tiendra pas à nous que nous ne donnions à nos soins de plus grands objets. Nous nous communiquerons avec plaisir *au Juif et au Grec, au Scythe et au Barbare*³. Il y a des projets qui doivent rouler dans⁴ l'esprit de tous les chrétiens, mais auxquels nous osons à peine nous arrêter, dans la crainte de ne pouvoir les exécuter. Nous déplorons le peu de progrès que la Réformation a fait dans notre Europe, même dans les provinces que nous habitons. Nous sommes touchés du malheur de tant de nations qui crouissent dans les ténèbres du paganisme et aux yeux desquels la lumière du *soleil de justice*⁵ n'a point encore resplendi. Surtout, il nous semble que c'est un sujet de mortification pour tous les gens de bien d'apprendre les débordements de nos colonies dans le Nouveau Monde. La dépravation de leurs mœurs est incomparablement plus propre à décrier le christianisme parmi les peuples idolâtres qu'à le faire respecter. Notre société voudrait pouvoir suffire à envoyer dans ces pays éloignés des ministres zélés qui sussent par leur fermeté et par leur courage arrêter le torrent de cette excessive corruption et donner de saines idées de la religion du Sauveur des hommes. Qui est-ce qui aura assez de zèle pour fomenter⁶ un si grand dessein ? En attendant des secours pour le remplir, nous travaillerons de toutes nos forces à celui que nous venons de proposer. Nous espérons qu'à mesure que nous nous emploierons ainsi à

¹ M. Dumont

² [August Hermann Francke \(1663-1727\)](#)

³ Cor 3.11

⁴ [ici probablement au sens de : préoccuper](#)

⁵ Ma 4.2

⁶ entretenir, faire durer

l'exécuter, nous apprendrons à mieux connaître ce qui est nécessaire pour le porter à la perfection.

Nous ne négligerons rien aussi pour nous choisir des successeurs qui aient de plus grandes vues que les nôtres, et qui entrent dans celles que nous leur aurons données. Quelque succès que puisse avoir notre établissement, nous pourrons du moins nous rendre ce consolant témoignage à nous-mêmes, d'avoir offert à Dieu des intentions pures, et au public des preuves de notre sèle pour son bonheur.

Je finirai par les paroles de l'illustre auteur que j'ai cité, qui semblent supposer que les soins qu'il s'était donné de publier un catéchisme sur un nouveau plan, avaient trouvé des contredisants¹ : « Qu'y a-t-il qui soit davantage de notre ministère », dit-il, « que d'enseigner les vérités fondamentales de la religion et de les inculquer autant qu'il nous est possible dans les âmes commises² à nos soins ? C'est alors que nous faisons notre charge autant que jamais, puisque c'en est là une des parties les plus essentielles. Et faudrait-il des excuses pour la pratique d'un devoir dont la négligence en aurait un si grand besoin, et serait inexcusable ? »³

L'auteur a entre ses mains l'approbation des Eglises.

¹ contradicteurs

² confiées

³ Voyez la page 15 de la préface du livre cité ci-dessus.